

action politique, souvent condamnable, leur questionnement mérite attention. Freud lui-même s'est interrogé sur les liens entre son œuvre et son vécu juif. Il a refusé d'affilier la psychanalyse au judaïsme, mais reconnaît des liens possibles entre la psychanalyse et la « chose » juive. Ceux-ci résultent plus d'un vécu, plus particulièrement d'un vécu juif dans un environnement hostile, que d'une pensée spécifique. En conclusion de son article « Résistances à la psychanalyse », publié en 1925 dans *La Revue juive* dirigée par Albert Cohen, il écrit : « Pour prôner la psychanalyse, il fallait être amplement préparé à accepter l'isolement auquel condamne l'opposition, destinée qui, plus que tout autre, est familière au Juif. »¹

L'interprétation de Freud apparaît trop restrictive et bien superficielle. Réduire les motivations « juives » à une réaction face à un monde hostile qui isole ou jette le Juif dans l'opposition ne peut rendre compte de la dimension positive du vécu juif. Plus que la position historique des Juifs, leur identité — laquelle, précisons-le, ne se réduit pas au judaïsme, à une adhésion à la religion ou aux valeurs juives — a contribué à les hisser parmi les grandes figures de l'histoire. Cette identité qui, au sens strict, n'est ni raciale, ni ethnique, ni même culturelle, renferme des particularités psychologiques — qui président à la création du judaïsme — qui ont permis aux Juifs, athées ou religieux, de se maintenir en tant que groupe.

MIREILLE CIFALI

Une femme dans la psychanalyse *Sabina Spielrein, un autre portrait*¹

« Institut Jean-Jacques Rousseau, Mme Spielrein, Dr méd., ancienne assistante du professeur Freud, de Vienne, est, le mardi soir, à l'Institut Jean-Jacques Rousseau, Taconnerie 5, gratuitement à la disposition des personnes désireuses de se renseigner sur la psychanalyse éducative et scientifique. »

Journal de Genève,
le 28 février 1922.

Elle a trente-cinq ans, et elle va s'installer à Genève dans l'espoir d'y obtenir la place à laquelle elle peut prétendre. Nous sommes en 1920. C'est la dernière étape de sa migration, avant son retour en Russie, son pays natal. Elle ne le sait pas encore. *Genève*, l'ultime déplacement de celle qu'on vit, adolescente, s'établir à Zurich le temps d'une psychanalyse et d'un diplôme en médecine; puis aller à Vienne et devenir membre de la Société psychanalytique; se fixer ensuite à Berlin, s'y marier et devenir mère; et enfin arriver près de Lausanne, certainement à cause de la maladie de son enfant.

Elle choisit Genève, sans se laisser, apparemment, arrêter par la difficulté d'avoir à s'exprimer en *français*: cette langue qu'elle parle avec son père dans l'enfance, et dans laquelle il lui écrit² encore, parfois, de Rostov sur le Don. De ce fait, je ressens un peu moins de gêne à m'exprimer devant vous en français. C'est là une pâle consolation à ma « difficulté avec

¹ Freud, « Résistances à la psychanalyse », in: *Résultats, Idées, Problèmes*, II, 1921-1938, PUF, Paris, 1985, p. 134.

¹ Texte remanié d'une conférence donnée à Berlin le 27 février 1988, dans le cadre d'une rencontre organisée par la *Literaturhaus*, autour de *Sabina Spielrein Lesen*.

² Selon la nombreuse correspondance en russe et en français entretenue par Sabina Spielrein avec ses parents. Cette correspondance appartient aux Archives privées des descendants de Georges de Morsier, Genève.

les langues étrangères»: en cette occasion, parler français recèle au moins un sens par rapport à l'histoire de Sabina Spielrein.

Son histoire est connue depuis que les documents, qu'elle a laissés à Genève au professeur Edouard Claparède, ont été publiés¹. Elle est sortie de l'oubli, reconnue surtout pour cet amour qu'elle porta à Carl-Gustav Jung, les «indélicatesses» commises par lui et pour le recours qu'elle eut à Freud. On lui fit occuper cette place entre deux hommes, son histoire réunissant effectivement les deux futurs ennemis, le père et le fils, le Juif et le Protestant, le Viennois et le Zurichois, autour de cette diablerie de l'amour. La célébrité lui vint, non pas tellement pour elle-même, mais pour son nom accolé aux leurs. Elle avait écrit que les pensées «nées dans de longues souffrances»² sont plus importantes que la gloire. Pour moi, je souhaite secrètement qu'elle soit reconnue désormais davantage pour ses pensées, c'est-à-dire pour son propre mérite.

Parmi les autres

Fut-elle la première? La question n'est guère centrale, mais il ne me semble toutefois pas inutile de l'aborder. Les pionnières toujours citées sont Hermine Hug-Hellmut, Lou Andréas-Salomé, Mélanie Klein, et Anna Freud. Avant la première guerre mondiale, il y en eut peu d'autres, moins connues, comme Mira Ginzburg ou Emma Fürst.

¹ La première publication a été réalisée en italien par Aldo Carotenuto, *Diario di una simetria, Sabina Spielrein tra Jung e Freud*, Astrolabio, Roma, 1980. On doit regretter que les éditions suivantes en français et en anglais s'en soient tenues à cette première édition. L'Édition française (Ed. fr.), *Sabina entre Freud et Jung*, Aubier, Montaigne, 1981, sous la responsabilité de Michel Guibal et Jacques Nobécourt y a apporté un commentaire judicieux. Les éditions allemandes ont tenté de pallier aux défauts manifestes de la première édition italienne. D'abord, Sabina Spielrein, *Ausgewählte Schriften*, Brinkmann und Bose, Berlin, 1986 a pris le parti de publier la plupart des articles de Sabina Spielrein. Un deuxième tome est en préparation, qui contiendrait d'autres documents inédits (Archives privées des descendants de Georges de Morsier). Puis *Tagebuch einer Heimlichen Symmetrie. Sabina Spielrein zwischen Jung und Freud*, Kore, 1986, a repris aussi l'édition italienne en corrigeant toutefois de nombreuses erreurs de traduction, et en la complétant par les lettres encore inédites de C.G. Jung à Sabina Spielrein.

² S. Spielrein, «Extraits inédits d'un journal: De l'amour, de la mort et de la transformation» (1907?), in: *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 3, Genève, 1983, p. 154.

Sabina Spielrein publie sa thèse dans le *Jahrbuch* en 1911, puis en 1912 un article sur son enfance, et *La destruction comme cause du devenir*¹. C'est le moment où Hermine Hug-Hellmut publie elle aussi dans le *Jahrbuch*: mais il y a entre elles une différence d'âge. Sabina a 26 ans, Hermine 40. Sabina est par ailleurs souvent mise en parallèle avec Lou, qu'elle rencontre en 1911 à Vienne: Sabina a 26 ans, Lou en a 50. Mélanie Klein n'écrit que dans les années vingt, elle est pourtant née trois ans avant Sabina, en 1882. Il reste Anna. Elle est plus jeune de dix ans, cette fille de Freud pour laquelle Sabina «n'éprouve pas le moindre sentiment inamical», malgré, estime-t-elle, qu'elle possède sur moi cet avantage de porter un nom fameux. Moi je dois y arriver par mes propres forces, j'ai donc beaucoup plus de mal.»² Lorsqu'elle écrit ces mots, elle a 25 ans, Anna 15.

Ce rappel nous indique simplement que Sabina est en 1911 non pas forcément la première femme, mais la plus jeune à écrire et à publier, et nous permet peut-être d'entendre un peu différemment cet adjectif «affectueux» qui revient souvent sous la plume de Freud quand il parle d'elle à Jung et qu'il la nomme: «la petite»³. Par son âge, elle l'est effectivement.

De «pauvre psychopathe»⁴ ou de «dégénérée» comme elle se qualifie parfois⁵, elle devient très vite celle qui dialogue, presque d'égal à égal, avec Jung et Freud sur des éléments de la théorie, celle qui prononce une conférence — non pas seulement en rêve — devant les analystes viennois⁶. Elle ose une parole publique; elle se risque à la publication.

¹ S. Spielrein, «Über den psychologischen Inhalt eines Falles von Schizophrenie (Demetia praecox)», in Brinkmann und Bose, *op. cit.*; «Beiträge zur Kenntnis der Kindlichen Seele», in: *Zentralblatt für Psychoanalyse und Psychotherapie*, B. III, 1912; «La destruction comme cause du devenir», in Ed. fr., *op. cit.*

² *Journal 18 octobre 1910*, in Ed. fr., *op. cit.*, p. 170. Après vérification dans l'édition allemande de Kore (*op. cit.*, p. 70), la traduction française est pour le moins erronée, lorsqu'elle fait dire à Spielrein: «Je n'éprouve pas le moindre sentiment amical envers Mlle Freud.»

³ S. Freud, C.G. Jung, *Correspondance*, t. II, Gallimard, Paris, 1975. Lettre de S. Freud du 30 novembre 1911, p. 229; Lettre de S. Freud du 17 décembre 1911, p. 235.

⁴ *Journal du 19 octobre 1910*, in Ed. fr., *op. cit.*, p. 169.

⁵ S. Spielrein, «Extraits inédits d'un journal», *op. cit.*, p. 160.

⁶ S. Spielrein, «De la transformation», séance du 29 novembre 1911, in: *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, t. III, Gallimard, Paris, p. 319.

Dès ses débuts, la psychanalyse est accueillante pour les femmes, en comparaison avec d'autres institutions, l'université ou la médecine par exemple¹. Quel a été le chemin de cette jeune fille, juive et russe, qui n'est ni fille, ni femme, ni nièce de médecin ou de psychanalyste, mais qui, de patiente, devient femme écrivant pour la psychanalyse? Je choisis de restituer ici, à partir de documents parfois inédits, quelques éléments de son parcours.

«Mon travail à côté du sien»²

Un jour, Jung lui aurait dit: «Des esprits comme le vôtre font avancer la science. Vous devriez absolument devenir psychiatre.»³ Elle le devient. «Elle se cramponne» à son intérêt pour l'activité scientifique, et publie. Avec angoisse: «Parfois, il me semble que je passerai aux yeux du monde savant, lorsqu'il me lira, pour un fanfaron, qui prétend révéler au monde entier la première sottise venue.»⁴ Elle est cependant pleine de l'espoir qu'il y ait dans «ses fantaisies»⁵ quelques éléments de vérité; que, dans son texte, on découvre des choses «intéressantes et séduisantes»⁶. Elle se prend à rêver de réussite future, mais elle revient très vite sur terre, «à la raison»⁷, selon ses mots.

Patiente, elle conçoit une passion pour son médecin, un amour pour quelques instants partagé. Elle doit y renoncer, «l'âme déchirée par une douleur sans nom»⁸. Elle fait alors le deuil de l'enfant — déjà prénommé Siegfried — qu'elle aurait aimé avoir de lui, et lui préfère un «enfant sublimé», une œuvre écrite. Cette force mise dans la «chose sublimée», elle dit la devoir à sa tendance mystique, mais aussi à une parole de Freud. Alors qu'elle parlait de l'enfant désiré, il lui rétorque: «Vous pourriez bien l'avoir, si vous le vouliez, mais

ce serait vraiment dommage pour vous»¹, et lui rappelle à l'occasion que «rien n'est plus puissant qu'une passion maîtrisée et dérivée»².

Ainsi c'est sur le plan de l'œuvre commune qu'elle essaie de déplacer sa passion amoureuse pour Jung. Entre eux, il y a transfert d'idées, partage, dialogue et querelle de priorité. Quel est des deux celui qui avance l'hypothèse de la «pulsion de destruction»? Et qui va la publier en premier? Comment entendre les «parallèles étranges»³ entre leurs travaux respectifs? Qui a emprunté à l'autre? Jung reconnaît la préséance: «La tendance à la mort, c'est-à-dire le désir de mort, vous l'avez vue plutôt que moi, c'est compréhensible.»⁴ Il est honnête et l'indique dans ses textes longtemps encore⁵, rappelant que c'est elle, son élève, la Doctoresse Spielrein, qui eut cette idée, pour souligner qu'ensuite Freud la lui reprit. Son idée à elle, son idée à lui... Jung ne manque pas de signifier explicitement l'indépendance intellectuelle de Sabina.

¹ Lettre à C.G. Jung du 6 janvier 1918, Ed. fr., p. 301.

² Lettre de Freud à Spielrein du 12 juin 1914, Ed. fr., op. cit., p. 276.

³ Lettre de C.G. Jung à Spielrein du 18 mars 1912, in Kore, op. cit., p. 206. Traduction de Jeanne Moil (*unheimliche Parallelen*).

⁴ Lettre de Jung à Spielrein du 25 mars 1912, Kore, op. cit., p. 208. Trad. J. Moil. «Mon amour! Vous vous énervez encore une fois inutilement. Quand je vous ai dit qu'il y avait d'"étranges" parallèles, vous avez pris le terme beaucoup trop à la lettre. Je voulais vous faire un compliment. Le travail est d'une intelligence extraordinaire et contient d'excellentes idées dont je vous concède volontiers la priorité. La tendance à la mort, c'est-à-dire le désir de mort, vous l'avez vu plutôt que moi, c'est compréhensible. Mon manuscrit n'avance que très lentement du fait que je corrige en même temps le style et l'expression. Je m'exprime tout autrement que vous dans mon travail afin que personne ne puisse présumer que vous m'auriez en quelque sorte emprunté des idées. Il n'en est pas du tout question. Quant à la pénétration secrète des pensées, ce sont des questions d'un ordre plus élevé qui n'entrent pas en ligne de compte pour l'existence publique et dont nous savons encore trop peu de choses pour pouvoir compter sérieusement avec elle. Peut-être vous ai-je aussi emprunté des idées; il est sûr que j'ai sans le vouloir absorbé une partie de votre âme et réciproquement. Ce qui importe, c'est ce que l'un de nous fait de cela. Et vous en avez fait quelque chose de bien.»

⁵ Voir C.G. Jung, *Métamorphose et symboles de la libido*, Montaigne, Paris, p. 96; *La psychologie de l'inconscient*, Georg, Genève, 1952, p. 62; note 2: «Cette idée fut formulée tout d'abord par mon élève la doctoresse Spielrein» (voir: «Die Destruktion als Ursache des Werdens» (...)). Ce travail est cité par Freud. Celui-ci a introduit par la suite le principe de destruction ou de mort dans son ouvrage *Au-delà du principe de plaisir* (...). Cette note semble avoir été ajoutée lors d'une des rééditions, soit en 1925, 1935 ou 1942. Voir également C.G. Jung, *Gesammelte Werke*, t. V, p. 419 (note rajoutée en 1952).

¹ Voir N.J. Chodorow, «Histoire et vie des premières femmes psychanalystes», in: *Psychothérapies*, 1986, n° 3, pp. 165-175.

² *Journal du 7 septembre 1910*, Ed. fr., op. cit., p. 155.

³ *Journal du 13 juin 1909 (adressé à Freud)*, Ed. fr., op. cit., p. 130.

⁴ *Journal du 8 septembre 1910*, Ed. fr., p. 149.

⁵ *Ibid.*, p. 150 («Phantasieren»).

⁶ *Ibid.*, p. 149.

⁷ *Journal du 7 septembre 1910*, Ed. fr., op. cit., p. 156.

⁸ *Journal du 19 octobre 1910*, Ed. fr., op. cit., p. 169.

Certes elle sait sa dette, mais elle tente de se défendre de la trop grande influence de Jung. A l'époque où elle écrit, elle ose à peine le lire, tant elle le sait proche¹. Elle a peur cependant qu'il ne publie avant elle, qu'il ne lui vole ses idées. Magnanime, Jung lui écrit que ce sont là pénétrations secrètes des pensées... «peut-être vous ai-je aussi emprunté des idées; il est sûr que j'ai sans le vouloir absorbé une partie de votre âme et réciproquement. Ce qui importe, c'est ce que l'un de nous fait de cela. Et vous en avez fait quelque chose de bien.»²

Elle réussit à écrire, et elle est reconnue alors pour son intelligence fine, son exigence, sa pensée hardie. Freud traite son travail de «magnifique»³. Elle jubile. Elle y gagne son statut d'analyste, et son nom est publié aux côtés de ceux de Jung et de Freud. Ils la poussent à écrire. Elle signe ses textes. Ceci est remarquable, car si les femmes sont accueillies dans la psychanalyse, elles se signalent pour la plupart comme des praticiennes, non des théoriciennes. Elles écrivent peu. Une constante historique. Pourtant dans la critique qu'il fait de l'article sur «La destruction comme cause du devenir», Paul Federn⁴ ne manque pas de souligner que Sabina Spielrein cède à l'intuition et au sentiment, qu'elle s'y prend un peu de manière mystique. Un reproche qui court encore.

Sabina Spielrein, quoi qu'il en soit, n'est pas seulement une théoricienne. Elle semble avoir remarquablement perçu la différence essentielle qu'il y a entre l'espace de théorisation et l'espace thérapeutique. En 1917, elle écrit à Jung: «La psychothérapie étant un art de guérir, c'est moins une classification que requiert la pratique qu'une compréhension intuitive du malade. Nous sommes d'accord sur ce point. Les connaissances scientifiques ne doivent nous servir que de points de repères approximatifs.»⁵ Elle marque ainsi son accord avec lui, qui l'écrit aussi. Elle s'oppose plus tard à Mélanie Klein et à Hermine Hug Hellmut, sur l'usage de l'explication dans la psychanalyse d'enfants, qu'elle met au compte de

l'influence suggestive¹. Elle a compris, avec Freud, que l'analyse ne vise pas à «expliquer» au malade. A-t-elle déjà perçu le danger de l'usage de la théorie dans la clinique?

Autant Jung que Freud jugèrent ses hypothèses comme étant déjà déterminées personnellement. C'est qu'ils ne savaient pas encore que cette subjectivité-là, incontournable, est une des conditions de la découverte psychanalytique.

Création féminine

Sabina Spielrein théorise dans le transfert, toujours à l'adresse d'un autre, jusqu'aux douleurs de sa vie. Confrontée à l'émergence d'un sentiment violent dans l'espace thérapeutique, elle ne cesse de questionner: «Qu'est-ce au fond cette chose abominable qu'est l'amour?»² Qu'aimons-nous chez l'autre? Notre propre idéal, répond-elle. Mais alors qu'est-ce qui différencie la passion de la femme de celle de l'homme? Ce sentiment purement humain, en quoi se distingue-t-il de l'attirance sexuelle? Et surtout qu'est-ce qui permet d'y renoncer? Comment glisser de l'attirance érotique au sentiment sublimé ou créer à partir de l'intolérable de la séparation? Ce sont des pages magnifiques qu'elle écrit à Jung. Elle s'y adresse à lui en tant que femme: face à l'amour, au désir d'enfant, à son renoncement, à la possibilité d'autres créations. Ecriture passionnée, de souffrance et de doute. Elle tente de trouver un sens à sa vie; elle se réfère à Freud, à Jung, mais cela, semble-t-il, ne suffit pas.

Dès lors, elle ne manque pas de pointer le rapport du féminin à la création. Nous sommes en 1913. Dans un petit texte sur *La belle-mère*³, elle retient une différence entre l'homme et la femme. Non que celle-ci soit moins intelligente, ou qu'elle ait moins de fantaisie. La qualité de la femme, affirme-t-elle, est son intuition, sa capacité de ressentir et de se mettre à la place des autres, de vivre ainsi leur vie. De plus, «son rôle biologique, sa manière humaine d'être mère et éducatrice, rôle qui correspond à sa manière d'être, ce rôle accapare tellement ses sentiments qu'il lui reste très peu de capacité de vivre ses sentiments objectivement» et de se distancer pour créer des chefs-d'œuvre. Elle se demande si

¹ *Journal du 14 septembre 1910*, Ed. fr., *op. cit.*, p. 153.

² *Lettre de Jung à Spielrein du 25 mars 1912*, *Kore, op. cit.*, p. 208.

³ *Journal du 7 janvier 1912*, Ed. fr., *op. cit.*, p. 208.

⁴ P. Federn, «Compte-rendu de 'La destruction comme cause du devenir'», in Ed. fr., *op. cit.*, pp. 256-262.

⁵ *Lettre de Spielrein à Jung du 20 décembre 1917*, Ed. fr., *op. cit.*, p. 297.

¹ «Referat zur Psychoanalyse (en russe, 1929)», in Brinkmann und Bose, *op. cit.*, pp. 205-212.

² S. Spielrein, «Extraits inédits d'un journal», *op. cit.*, p. 150.

³ «Die Schwiegermutter», in: *Imago*, Bd. 11, pp. 589-592.

l'on pourrait vouloir «adapter les comportements de la femme à ceux plus 'élevés' de l'homme». Elle n'en est pas sûre. Elle reste prudente en la matière.

En 1913, elle devient mère d'une petite fille, Renata, et entre 1914 et 1919, elle s'inquiète auprès de Jung¹: qui est-elle? Quelle est sa vocation? Dans quel domaine peut-elle réaliser quelque chose: dans son activité scientifique? en composant de la musique? Elle résiste à cette inclination, elle choisit même un temps de travailler dans une clinique chirurgicale. Puis elle se laisse aller à composer des chansons, enfin, pour son bonheur et son équilibre. Mais, elle le sait, elle ne sera ni Bach ni Beethoven, non plus une sommité en psychologie. Ambition mégalomane ravalée ou interrogation sur son destin de femme? Qui le lui dira? Jung pense que l'inconscient est prospectif.

Alors lui suffirait-il de continuer son analyse pour savoir où se diriger? Ou bien doit-elle se laisser guider par ses rêves? Ce à quoi elle renonce, après avoir semblé y croire un temps. Elle a trop de talents. Ils le reconnaissent tous: elle devrait choisir, et «avoir à choisir, c'est avoir à souffrir» car «on ne peut pleinement réaliser qu'une de ses 'vocations' au détriment de toutes les autres»². Optera-t-elle pour la psychanalyse comme profession? Développera-t-elle ses dons de musicienne? Va-t-elle se consacrer tout entière à son rôle de mère? Et que ne se vouerait-elle pas à sa tâche de ménagère, ajoute Jung lorsqu'il lui répond, lui faisant remarquer: «Ce ne sont que des fonctions. Mais elles ne vous ont pas permis de devenir vous-même.»³

Sabina s'interroge dans l'idéal, alors que la réalité de la guerre est de misère, de faim, de froid et de maladie. Elle manque chroniquement d'argent, mais garde un «œil humoristique»⁴. Son époux, Paul Scheftel ne reste auprès d'elle que peu de temps: il retourne en Russie dès 1915. Ses parents ne peuvent sortir de l'argent pour la secourir. Ils l'exhortent au

¹ Lettre de Spielrein à Jung du 6 janvier 1918, Ed. fr., op. cit., pp. 298-309.

² Ibid., p. 304.

³ Lettre de Jung à Spielrein du 21 janvier 1918, Kore, op. cit., pp. 218-219. «Dans ce monde il vous faut être réelle ou bien musicienne ou médecin ou ménagère ou mère. Mais votre tâche n'est pas épuisée pour autant. Ce ne sont que des fonctions. Mais elles ne vous ont pas permis de devenir vous-même. Vous êtes autre chose que ces fonction.»

⁴ Lettre de Spielrein à Jung du 6 janvier 1918, Ed. fr., op. cit., p. 304.

retour. Renata est souvent malade. Sabina l'observe, son frère Isaac de Berlin l'y encourage: «C'est un mérite de Freud que les parents observent et notent la vie psychique de leurs enfants.»¹

Elle a fait un rêve où son père (ou bien son grand-père) lui aurait annoncé quelque chose comme: «Une grande destinée t'est échue, mon enfant.»² Freud à qui elle l'a raconté n'y aurait vu *que* la réalisation d'un désir. Elle, elle tente d'imaginer par quel moyen elle pourrait tendre vers «cette haute vocation religieuse»: «Par un enfant ou une œuvre d'art, ou une découverte scientifique?»³ Ses deux filles seront musiciennes. Pour elle, elle laissera quelques textes. Ses compositions musicales n'ont pas été retrouvées dans les papiers abandonnés à Genève. Les a-t-elle précieusement emportées, ou détruites? Il semble qu'elle ait continué à se demander ce qui empêche, en définitive, une «personne normalement développée d'atteindre le but de son existence?»⁴ La peur de la vie? Mais alors d'où lui vient ce sentiment d'impuissance? Pour elle, «vivre, c'est créer. Et qui ne crée plus est déjà mort.»⁵ Quelle est donc cette «disposition héroïque» qui la caractérise depuis son enfance, et qui fait dire à Freud qu'elle appartient au «type du sauveur ou de la victime»⁶?

On s'est étonné⁷ qu'elle ne se soit pas engagée politiquement, comme ses frères et maintes jeunes filles juives et russes en exil. Elle reste là-dessus silencieuse dans ses textes. Pourtant en 1906, sur une page de cahier, elle adresse à Jung, qu'elle enjoint de quitter son égoïsme pour faire partie des novateurs aux idées nobles, un plaidoyer en faveur des idées nouvelles, du socialisme, contre l'injustice de classe. Elle prédit un individualisme d'une nouvelle sorte, dans un monde où, elle l'écrit, l'étude de la psychologie et de la pédagogie devrait prendre de plus en plus d'importance⁸. Elle a à ce moment vingt et un ans, et elle est en analyse avec Jung.

¹ Lettre d'I. Spielrein à S. Spielrein du 19 novembre 1918, Archives des descendants de Georges de Morsier, Genève.

² Lettre de Spielrein à Jung du 19 janvier 1918, Ed. fr., op. cit., p. 310.

³ Lettre de Spielrein à Jung du 28 janvier 1918, Ed. fr., op. cit., p. 320.

⁴ Lettre de Spielrein à Jung du 6 janvier 1918, Ed. fr., op. cit., p. 302.

⁵ S. Spielrein, «Les vents», in: *Patio*, n° 1, Evel, 1983, pp. 84-87.

⁶ Lettre de Spielrein à Jung du 28 janvier 1918, Ed. fr., op. cit., p. 321.

⁷ M. Ljunggren, «Visages de Sabina Spielrein», in: *Revue Espaces*, n° 6, 1984.

⁸ Cahier (1906), Archives privées des descendants de Georges de Morsier, Genève.

En 1920, c'est sa dernière halte, Genève. Elle paraît avoir choisi, cette fois, d'être psychanalyste. Elle va de nouveau écrire des articles. Clinicienne, elle l'est de nouveau, et ses patients ne sont pas n'importe qui : non seulement Jean Piaget ; très certainement Pierre Bovet et Edouard Claparède, et sûrement Charles Odier. Elle réorganise la société psychanalytique genevoise. Les lettres qu'elle reçoit des Genevois, que ce soit d'Henry Flournoy ou de Charles Odier¹, montrent qu'elle est appréciée, invitée pour un repas ou pour faire de la musique. Elle suit les cours de Piaget, lit Théodore Flournoy. Elle doit être attentive à Charles Baudouin et sa manière de se référer à la suggestion. Elle travaille avec le linguiste Charles Bailly. Comme si, dans cette société genevoise, elle allait droit à l'essentiel. On vante ses qualités morales, son stoïcisme serein et ses qualités intellectuelles. Des louanges lui sont même adressées par un opposant à la psychanalyse, le Dr François Naville, qui la prie de l'excuser de sa véhémence, et qui reconnaît, avec quelque ironie : « Freud est grand, Spielrein est son prophète. »²

Son nom apparaît avec celui de Jean Piaget qui la cite dans son ouvrage *Le langage et la pensée chez l'enfant*³. Ses textes deviennent plus psychologiques. Mais elle résiste à la seule orientation piagétienne. Dans un texte en russe daté de 1927⁴, elle regrette que Piaget, dans sa « construction du réel chez l'enfant » soit, comme Adler, trop unilatéral. Elle préfère Freud, et sa préoccupation « sociogène » de la compréhension des symptômes.

Ses derniers textes ne sont pas moins remarquables que les premiers⁵. Comme beaucoup d'analystes femmes, elle se tourne vers l'enfant. Elle s'intéresse surtout à la linguistique, à l'avènement de la parole. Elle collabore avec Charles Bailly,

le théoricien de l'énonciation¹. Elle se tient une fois de plus au carrefour entre l'intuition et la pertinence d'une interrogation théorique. Toujours dans la fidélité à Freud.

Sur la conception clinique de Sabina Spielrein, nous n'avons que peu de renseignements. Charles Odier semble avoir mené avec elle des séances analytiques, entre décembre 1920 — au plus tôt — et juillet 1921². Leur relation continue ensuite, et le Genevois essaie de lui envoyer des patients. Elle est peut-être tentée par la thérapie active de Ferenczi. Elle met en place ce qu'elle nomme une « psychanalyse abortive »³, suivie d'une éducation de la volonté, en fait un drôle de mélange.

A son retour en Russie, après être passée par l'Institut Jean-Jacques Rousseau, elle crée une clinique psychanalytique pour enfants et des séminaires de psychanalyse d'enfants. Nous ne savons dès lors plus grand-chose de la pratique de celle qui, dans sa relation à Jung, a parfois occupé, comme elle le lui écrit, « le rôle non naturel de l'homme », alors que le Zurichois avait adopté « le rôle féminin » : elle qui s'est parfois révélée plus clinicienne que son analyste, quand elle lui confie : « Il est frappant qu'avec les qualités analytiques que vous possédez, vous n'avez pas remarqué quelles histoires pathologiques vous me réservez. »⁴

Une théoricienne de la psychanalyse

Dans leur introduction à « Sabina Spielrein, entre Freud et Jung », Michel Guibal et Jacques Nobécourt place Sabina au même lieu que Lou Andreas-Salomé. « Sans avoir été ses patientes, écrivent-ils, au moins selon les rites, ces deux

¹ Voir *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 6, Georg/Buchet-Chastel, Genève, 1986 (article de Mireille Cifali, Fernando Vidal).

² *Lettre de Ch. Odier à Spielrein (1921?)*. Archives privées des descendants de Georges de Morsier. « ... J'ai beaucoup regretté de ne pas être libre vendredi. Mais j'avais un dîner prélude à mes fiançailles aujourd'hui décidées. Elles seront simultanées par conséquent à celles de Flournoy!! Se sont-elles produites toutes deux malgré ou à cause de l'analyse, c'est ce que l'avenir montrera. (...) Je compte m'absenter quelques jours au début de juillet et désire régler mes comptes d'ici là. Aussi vous serais-je reconnaissante de bien vouloir m'envoyer votre note d'honoraires d'ici là. En vous remerciant encore de l'intérêt que vous m'avez témoigné, je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs. »

³ « Referat zur Psychoanalyse », *op. cit.*

⁴ S. Spielrein, « Extraits inédits du journal », *op. cit.*, pp. 166-167.

¹ Archives privées des descendants de Georges de Morsier, Genève.
² *Lettre du Dr Naville à Spielrein du 19 novembre 1920*, in: *ibid.*
³ J. Piaget, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1972, p. 14.
⁴ « Referat zur Psychoanalyse », *op. cit.*
⁵ Voir « La genèse des mots enfantins Papa Maman », in Ed. fr., *op. cit.*, pp. 327-342; « Le temps dans la vie psychique sublimale », in: *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 6, 1986, pp. 155-170.

femmes ont été reconnues par Freud comme ayant contribué à son travail de théorisation.»¹

Effectivement, la jeune exilée russe fait figure, sur plus d'un point, de pionnière. Si son hypothèse d'une «pulsion de destruction» est la plus connue, elle innove encore avec ses interrogations pertinentes sur l'amour, la sublimation, le féminin. Surtout, elle a l'art d'aborder des problèmes qui sont ensuite repris par plus d'un: par exemple ceux qui concernent la linguistique au regard de la psychanalyse. I. Fonagy reconnaît ainsi qu'elle est la «première analyste (tout sexe confondu) à articuler une tentative pour mettre en rapport le langage et la théorie freudienne des pulsions»². Développe-t-elle sur la psychanalyse d'enfants des positions originales? Son éloignement, et les circonstances historiques de son retour, ont recouvert d'un silence son évolution³. Quant à son influence théorique sur Jung, elle mériterait, pour le moins, une autre étude que celle qu'a menée Aldo Carotenuto⁴.

Un élément ne manque pas de me retenir encore. La lecture des textes de Sabina Spielrein, de ses articles publiés, est souvent malaisée. Leur écriture est fort complexe, voire ardue, leur appareillage «scientifique» toujours plus pesant. On pourrait évoquer la maladresse de Spielrein à manier la langue allemande. D'ailleurs Freud n'avait-il pas décelé rapidement sa «gaucherie»? C'est juger un peu vite. En effet, le style de ses publications n'est pas celui de son journal ou de ses lettres adressées à Jung ou à Freud.

J'avoue avoir un faible pour son journal et ses lettres, avec leur questionnement, pris dans le transfert douloureux à Jung, sur l'amour, la création, la sublimation, la place de l'inconscient et la technique; avec leurs mots qui cherchent à continuer son analyse intimement liée à des points théoriques: analyse d'elle, d'elle à lui, de lui, de lui à elle.

Est-ce entre le pur apport théorique et une intimité personnelle, entre le public et le privé qu'il faut voir un clivage à l'origine de la différence des styles? C'est manifestement dans ses brouillons, dans son journal ou dans ses lettres qu'elle mène le réel travail d'élucidation théorique: ces textes, qu'elle adresse aux uns et aux autres et dont elle demande

parfois qu'ils lui soient retournés, sont le matériel précieux et premier sur lesquels elle bâtit ses articles. La tournure de ces fragments qui contiennent l'essentiel de sa théorisation les rend terriblement vivants. C'est une tournure que je dirai «proche du travail de la psychanalyse». Sabina Spielrein y transparaît comme sujet, avec sa violence, ses victoires théoriques et ses doutes, alors qu'elle paraît s'être imposé, dans ses articles, un schéma d'écriture scientifique.

Cette analyse mériterait d'être poussée plus avant. Nous nous en tiendrons là aujourd'hui, pour nous résumer ainsi: que ce soit dans ses articles, dans son journal ou dans ses lettres Sabina Spielrein se révèle avoir ouvert bien des échappées théoriques. Elle est à ce titre, et sans aucun doute, de ceux dont on dit qu'ils ont *précédé*.

«Une grave erreur»

Je voudrais dire pour conclure que mon dessein n'était pas seulement de sortir Sabina Spielrein de l'oubli, de peur du silence qui suit ordinairement nos vies. Ce que j'ai tenté de montrer, c'est qu'elle avait, dans la théorie et dans la clinique, laissé sa trace, une trace bien à elle. Le questionnement au féminin qu'elle a bel et bien ouvert à plus d'un endroit, je ne l'ai pas refermé, très loin de là.

Pour clore ici, puisqu'il le faut, j'aimerais dire encore qu'elle ne fut pas *un cas* — comme certains l'ont avancé — mais davantage une femme marquée par sa rencontre avec la psychanalyse. Cette femme qui écrivait à Jung à propos de l'enfant qu'elle aurait voulu de lui: «Vous feriez une grave erreur de croire que j'identifie mon bonheur à ma haute destinée. Je n'ai jamais pensé que mon fils m'était destiné; je sais trop bien qu'il aura sa propre vie à vivre et qu'il m'appartient aussi peu que j'appartiens à mes parents. C'est alors que je me rends compte combien je suis seule.»¹

¹ Ed. fr., *op. cit.*, p. 7.

² Cité M. Guibal, Ed. fr., *op. cit.*, p. 377.

³ Voir L. Ljunggren, *op. cit.*

⁴ Voir Ed. fr., *op. cit.*, pp. 15-90.

¹ S. Spielrein, «Extraits inédits du journal», *op. cit.*, p. 170.